

Bruno, un contestataire de vie troublée¹

Newton Cunha

Filippo Bruno Nolano est né, comme son propre nom l'indique, à Nola, dans le Royaume de Naples, en janvier ou février 1548, fils de Giovanni Bruno, soldat de profession, et de Fraulis(s)a Savolino. Son nom a été choisi en l'honneur de l'héritier du trône d'Espagne de l'époque, Philippe II. Il a appris très tôt à lire et à écrire avec un prêtre de Nola, Giandomenico de Iannello. En 1562, à l'âge de 14 ans, il fut emmené à Naples pour y étudier les soi-disant belles lettres et la philosophie, en particulier la logique et la dialectique, sous les soins de Giovan Colle, dit Il Sarnese, un philosophe aux tendances averroïstes, et du frère Teofilo de Vairano, dont Bruno a toujours gardé un souvenir reconnaissant et admiratif.

Trois ans plus tard, il entre au couvent de San Domenico Maggiore, pour prendre ensuite le nom de Giordano. Dès son plus jeune âge, il a méprisé (sous l'influence luthérienne?) le culte de Marie et des saints, commettant une première infraction entre les années 1566 et 1567. Ordonné sous-diacre en 1570 (condition dans laquelle il assumait le premier des ordres sacrés), et diacre l'année suivante, il se consacra comme prêtre au début de 1572, célébrant sa première messe au couvent dominicain de Saint-Barthélemy près de Salerne. Il est retourné au couvent de Saint Dominique au milieu de l'année 1572 en tant qu'étudiant en théologie. Ces études ont été conclues en 1575, avec deux thèses: *Verum est quicquid dicit D.*

¹ Texte écrit à l'origine pour la publication des œuvres italiennes de Giordano Bruno, Editions. Perspectiva.

Thomas in Summa contra Gentiles et *Verum est quicquid dicit Magister Sententiarum*. Au même moment, dans une discussion sur l'arianisme, Bruno a exprimé des doutes sur le dogme de la Trinité, ce qui lui a valu un second procès par le supérieur provincial comme suspect d'hérésie.

C'est pourquoi Bruno quitte la ville et le couvent au début de 1576, pour se rendre à Rome, où il séjourne au couvent de Santa Maria. Mais déjà en avril, il abandonne l'habi et part pour Gênes et l'année suivante pour Noli, où il enseigne la grammaire aux fils de la noblesse locale. De Noli, il s'est rendu à Savone puis à Turin, où il n'a rien trouvé qu'il puisse "faire avec satisfaction". Il poursuit ses recherches à Venise, où il publie une certaine brochure intitulée *Sur les signes du temps* (travail perdu). Parti à Padoue, il y a été convaincu par des dominicains de reprendre l'habi, même s'il ne voulait pas revenir à l'ordre, ce que Bruno a d'ailleurs accepté. En 1578, il quitte l'Italie à la frontière de la Savoie, en direction de Lyon puis de Genève, où se trouvait une communauté évangélique italienne.

En Suisse, il abandonne à nouveau l'habi et adhère au calvinisme (1579), mais ayant subi un procès en diffamation, ouvert par le professeur de philosophie Antoine de la Faye, il se reconnaît coupable, ce qui le contraint à sortir de Genève, pour aller s'installer à Toulouse. Là, il a renié le calvinisme et a même demandé l'absolution d'un prêtre jésuite en tant qu'apostat du catholicisme, sans le réussir. Mais il commence à donner des cours de philosophie aux écoliers, obtenant, par concours, le poste de "lecteur ordinaire de philosophie", comprenant des leçons de physique, de mathématiques et de techniques mnémoniques, basées sur les enseignements de Raimundo Lulio (ou Ramón Llull, en orthographe catalane). Cependant, lorsque les luttes entre catholiques et calvinistes

(huguenots) ont repris dans la ville, Bruno a estimé qu'il était juste de s'installer à Paris où il a obtenu le droit de donner des "leçons extraordinaires", puisqu'en tant qu'apostat il n'était pas autorisé à pratiquer comme lecteur ordinaire. Avec ses leçons, il a obtenu assez de renommée pour être invité à la présence du roi Henri III. Comme le dit Bruno lui-même, "le roi me fit appeler un jour, cherchant à savoir si la mémoire que j'avais et que je professais était naturelle ou par art magique; je lui donnai satisfaction, et avec ce que je lui disais et ce que je prouvais, il a su que ce n'était pas par art magique, mais par science" (Documents Vénitiens, IX).

Peut-être parce que la royauté française était fréquentée par plusieurs intellectuels et écrivains, dont beaucoup étaient équidistants des luttes religieuses, comme Du Perron et Pontus de Tyard, Bruno fut accueilli avec courtoisie et devint un lecteur provisoire, c'est-à-dire accepté comme exposant à la cour, en plus de pouvoir publier les premières œuvres qui nous sont parvenues: *De umbris idearum*, *Ars memoriae* (dédié au roi), *Cantus circaeus*, *De compendiosa architectura* et *Complement Artis Lullii* (dédié à l'ambassadeur de Venise, Giovanni Moro). Et au début de la seconde moitié de 1582, Bruno termine son seul texte théâtral, la comédie *Il Candelaio*, dont les événements et les personnages sont tous napolitains.

Mais déjà l'année suivante, Bruno décide de partir pour l'Angleterre, très probablement pour des raisons de réactions catholiques en France, et le fait avec une lettre de recommandation du roi Henri lui-même à son ambassadeur au Royaume-Uni, Michel de Castelnau, et à qui seront dédiés deux ouvrages, également écrits en italien, tels que *Il Candelaio*, *Le Banquet des Cendres* et *De la Cause, du Principe et l'Un*. En juin 1583, il fait une première visite à

Oxford, en tant que participant à l'entourage du comte polonais Albert Laski, profitant de l'occasion pour débattre avec des médecins universitaires, notamment John Underhill. De retour à Londres, il écrit à l'université (*Oxioniensis Academiae*), demandant une chaire de lecture, fonction qu'il n'obtient pas, bien qu'il y donne au moins deux conférences (ou lectures publiques), l'une sur l'immortalité de l'âme et l'autre sur la sphère quintuple, en plus de commencer un cours sur la théorie copernicienne, interrompu en troisième classe par l'ingérence des autorités du *New College* et de la *Christ Church*. De retour à Londres, avec l'ambassadeur de France, il se consacre aux discussions de cour et à la rédaction de livres, dont le premier est *Ars reminiscendi*, puis *Le Banquet des cendres*, après une conversation le 14 février 1584 avec les invités de Sir Fulke Greville, sur le mouvement de la Terre, la théorie héliocentrique et sa propre conception cosmologique. La critique acerbe de la société anglaise et de l'université d'Oxford y introduite ont provoqué une réaction de colère du peuple londonien contre les employés et les résidents de l'ambassade de France, faisant perdre à Bruno la sympathie de quelques intellectuels anglais qu'il avait gagnée auparavant. C'est pourquoi, dans le livre suivant, *De la Cause, du Principe et l'Un*, il introduit un premier dialogue dans lequel, atténuant les critiques précédentes, il procède à une apologie contenue de la culture britannique.

Toujours la même année, il termine et obtient la publication de deux autres textes: *De l'Infini, de l'Univers et des Mondes*, toujours dans le domaine de la cosmologie, et *L'expulsion de la Bête Triomphante*, de nature éthique et de réforme morale. Enfin, en 1585, la *Cabale du Cheval Pégaséen*, une satire moralisatrice, et *Des Fureurs Héroïques*, un ensemble de dix dialogues sur, d'une part, la

nécessité et la joie de la conscience de l'union de l'âme avec l'Un (cet effort intellectuel pour l'"amour élevé" consiste précisément dans la "fureur héroïque") et, d'autre part, sur la poétique de la Renaissance, avec des critiques des normes aristotéliennes.

Fin 1585, Bruno retourne à Paris avec l'ambassadeur Castelnau, et fait la connaissance d'autres Italiens qui y vivent, mais deux événements qui démontrent bien l'acidité du philosophe rendent son séjour à Paris difficile. Il premier a été la publication d'une brochure sur la manifestation publique du géomètre Fabrizio Mordente avec son "compas de réduction", *Dialogi duo de Fabricii Mordentis Salernitani prope divina adinventione*, un ouvrage apparemment louable, mais en fait satirique, compte tenu de la conception mécanique de la nature exposée par Mordente. Une controverse verbale s'ensuit avec l'auteur, protégé par le comte de Guise (chef de la Sainte Union antiprotestante), et Bruno fait connaître deux autres pamphlets: *Idiota triumphans* et *De somnii interpretatione*. Presque au même moment, Bruno s'est retrouvé impliqué dans une dispute avec de vrais lecteurs du Collège de Cambrai, attaquant la physique aristotélienne, mais par l'intermédiaire d'un jeune homme, J. Hennequin. Rétracté par l'une des personnes présentes, l'avocat R. Callier, Bruno ne prend pas la défense du disciple, restant étrangement silencieux pour un polémiste inné.

Ayant quitté Paris au milieu de l'année 1586, Bruno s'est rendu en Allemagne, où il s'est inscrit à l'université de Marburg en tant que *theologiae doctor romanensis*. Mais en raison de son indéniable anti-aristotélisme, il se vit refuser l'autorisation de lire en public, ce qui poussa le philosophe à s'installer à Wittenberg, à l'université de laquelle il fut accepté comme "docteur d'Italie" (*doctor italicus*), où il resta pendant environ deux ans. Pendant son séjour à Wittenberg, il

a publié des ouvrages en latin, tels que *De lampade combinatoria luliana*, *De progressu et lampade venatoria logicorum* et les thèses précédemment présentées par Hennequin à Paris, *Centum et viginti articuli de natura et mundo adversus peripateticos*, précédées d'un article louable au disciple français. En mars 1588, Bruno fait ses adieux à l'université peu après que le nouveau duc de Wittenberg, Christian Ier, ait interdit les attaques ou les polémiques contre les doctrines aristotéliennes.

La modération du roi Rodolphe II de Tchécoslovaquie semble avoir contribué à attirer la curiosité de Bruno, qui se rendit à Prague, où il resta jusqu'au début de l'automne. Pendant son séjour, il publie quelques livrets, dont *Articuli centum et sexaginta adversus huius tempestatis mathematicos atque philosophos*, dédié à l'empereur, qui lui vaut une donation impériale de trois cents talars. De Prague, il se rend à Helmstedt, en Allemagne, où vient d'être fondée une Académie Luliana, dans laquelle il s'inscrit en janvier 1589, restant dans la ville jusqu'en avril de l'année suivante. Entre-temps, il a écrit les soi-disant œuvres de "magie", comprenant par ce terme les forces naturelles encore cachées et devant être dévoilées pour un usage pratique: *De magia*, *Theses de magia*, *De rerum principiis et elementis et causis*.

En juin 1590, il était déjà à Francfort avec l'intention de publier ses ouvrages de poésie latine sur la philosophie naturelle, de conception atomistique. Bien que le sénat de la ville ait rejeté sa demande de rester chez l'imprimeur Wechel, il a réussi à se faire installer dans un couvent de carmélites. Les trois ouvrages ont été publiés en 1591: *De triplici minimo et mensura*, *De monade, numero et figura*, *De innumerabilibus, immenso et infigurabili*. La même année, Bruno part pour Zurich, où il donne des cours de philosophie scolaire

et, pendant une brève période, revient à Francfort pour imprimer *De imaginum, signorum et idearum compositione ad omnia inventionum*, un livre dédié à un ami de Zurich, J.H. Heinzel. Lors de ce second séjour à Francfort, Bruno reçoit une lettre de son ami Giovanni Mocenigo, l'invitant à venir en Italie avec l'intention d'enseigner "l'art de la mémoire et de l'inventivité". Quelles que soient les raisons qui ont motivé l'acceptation de l'invitation, l'imprudence s'est avérée totalement désastreuse.

Après être passé rapidement par Venise, Bruno s'est rendu à Padoue où il a donné quelques cours à des étudiants allemands, pour revenir trois mois plus tard à Venise. À la mi-mai 1592, il confie au frère dominicain Domenico da Nocera son désir de rester en Italie et d'écrire un livre dédié au nouveau pape Clément VIII, dans le but de se transférer à Rome. Mais le soir du 22, Mocenigo a arrêté Bruno de sa propre initiative et le lendemain, il l'a dénoncé pour hérésie à l'inquisiteur de la province de Vénétie, le frère Gabriele da Saluzzo. Neuf mois plus tard, il est transféré à Rome, recevant de nouvelles dénonciations de ses inquisiteurs. Le 8 février 1600, la sentence finale est prononcée, avec les accusations d'"hérétique impénitent, pertinent et obstiné". Le 17, il a été emmené au Campo dei Fiori, nu, attaché à un bâton et brûlé vif.

Pour le philosophe, la connaissance humaine des causes naturelles se heurte inévitablement à un empêchement ou un obstacle intrinsèque, un intoppo. Elle ne peut se produire qu'à travers des "ombres", des "traces" ou des "vestiges". La nature serait initialement dotée d'une "âme du monde", dont la principale faculté serait celle d'un intellect universel, principe formel de ce qui peut contenir l'univers - le pouvoir de faire, de produire et de créer ; en même temps, elle serait constituée par la matière, c'est-à-dire le

pouvoir d'être fait, produit et créé. Ces deux principes, le formel et le matériel, ne se séparent pas, car "le tout est un". D'où une conclusion avec laquelle Spinoza était certainement d'accord: Dieu n'est pas à l'extérieur de la matière, mais à l'intérieur de celle-ci, à l'intérieur des choses et, donc, à l'intérieur de nous. Ontologiquement, le Dieu de Bruno ne transcende pas la nature, car il lui est immanent; il est plutôt gnostique, en tant qu'objet de connaissance. Mais dans ce domaine, Dieu est pratiquement inexplicable pour la compréhension. Dans l'un des derniers dialogues des *Fureurs Héroïques*, parmi d'autres passages, on peut lire: "... la plus haute connaissance des choses divines se fait par la négation et non par l'affirmation, sachant que la beauté et la bonté divines ne peuvent être soumises et ne relèvent pas de notre concept; mais ce qui est bien au-delà de notre compréhension et au maximum dans l'état appelé par le philosophe 'spéculation des fantômes' et par le théologien 'vision par similarité spéculaire et énigme'. Car, en effet, nous ne voyons ni les effets ni la véritable espèce de la chose, ni la substance des idées, mais ses ombres, ses vestiges et ses simulations, comme ceux qui se trouvent à l'intérieur de la grotte et qui, depuis sa naissance, ont le dos tourné à l'entrée de la lumière et la face opposée au fond, de sorte qu'ils ne voient pas ce qui est vraiment à l'extérieur de la grotte".

Une autre préoccupation constante du philosophe était la nécessité d'une réforme morale afin que la coexistence humaine, soumise à la Sagesse et à ses filles, qui sont la Vérité et la Loi, puisse s'exercer d'une manière à la fois libre, productive et pacifique. D'où le contenu de ses exordiums dans des œuvres telles que l'Expulsion de la bête triomphante et des Fureurs héroïques. Embarrassé par le comportement de la race humaine, "pire que celui de nos satyres et de nos faunes", "qui corrompt et anéantit tout", Jupiter décrète la

réforme des constellations, qui régira l'action des hommes, et exige de la Sagesse: "qu'elle soit rigoureuse sur les choses qui, comme cause première et principale, lui ont été ordonnées, c'est-à-dire sur la communion des hommes et la conversation civile, afin que les puissants soient soutenus par les faibles, que les faibles ne soient pas opprimés par les plus forts, que les tyrans soient déposés, que les gouvernants justes soient reconnus et confirmés, que les républiques soient favorisées, que la violence n'inculque pas la raison, que l'ignorance ne méprise pas la science, que les pauvres soient aidés par les riches, que les vertus et les études utiles et nécessaires au bien commun soient promues et avancées, et que ceux qui en font bon usage soient exaltés, et que ceux qui sont désireux, avarés et égoïstes soient considérés comme vils et méprisés. Que soient maintenus la crainte et le culte des puissances invisibles, l'honneur, le respect et la crainte de ceux qui gouvernent; que personne ne soit proposé à la souveraineté s'il n'est pas reconnu comme supérieur en mérite, par la vertu et l'ingéniosité, avec lesquelles il prévaut, ou déjà par lui-même, ce qui est rare et presque impossible, ou avec l'aide et le conseil des autres, ce qui est plus courant et nécessaire". Selon Nuccio Ordine (*Le Seuil de l'Ombre*, version portugaise, Ed. Perspectiva, 2003), l'un des plus grands spécialistes de l'œuvre de Bruno, "Jupiter comprend que la profanation des autels et la dégradation des cultes poussent les hommes dans l'abîme de la *feritas*. En perdant leur fonction naturelle, les statuts divins (les plus élevés qui puissent établir l'homme) ne serviront plus à créer des héros, mais finiront par encourager des comportements et des attitudes bestiales. Mettre fin à cette dégradation signifie avant tout rétablir les vertus perdues au lieu des vices répandus" (p. 103). Depuis plus de cinq cents ans, la nécessité

d'une telle réforme est restée indispensable et, selon toute probabilité, impossible à réaliser, que ce soit par la religion ou la science, par l'art ou la politique.